

Pourquoi les petits peignent-ils ?

Pourquoi fait-on peindre les enfants en maternelle ?

Parce que c'est à leur portée : prendre un pinceau, le tremper dans de la gouache puis laisser une trace sur une feuille immaculée, sauf profond handicap ou perturbation, tous les enfants en sont capables. Dès 36 mois et même avant, les enfants ont des dispositions mentales et une dextérité suffisantes pour coordonner ces gestes. Il est même plus facile d'empoigner un gros pinceau qu'un stylo bille.

Pour les petits, l'intérêt est évident. Le résultat est immédiatement visible. Les couleurs tapent à l'oeil. Cela leur donne une puissance incommensurable... et, en miroir, les éducateurs en tirent une facile fierté. La peinture est un langage pour ces jeunes enfants qui possèdent l'oral mais ne maîtrisent pas encore la langue écrite pourtant omniprésente dans leur environnement.

La peinture est plutôt une activité scolaire que familiale car la mettre en place nécessite un espace dont ne disposent pas toujours les familles et requiert outils et matériaux onéreux dans les magasins d'art. Compte tenu de la courte durée de l'activité et de l'absence d'émulation par le groupe, installer l'atelier à la maison, pour un seul enfant, n'est pas toujours valable. Quant aux petites pastilles de gouache livide de nos supermarchés made in Chine, elles sont bien ternes si l'objectif est de susciter le désir de peindre et de s'approprier cette langue.

Nous laissons à d'autres le soin de se préoccuper d'art et de symbolique des couleurs, pour nous, l'originalité de la peinture sur le trait, c'est qu'elle est matière liquide. Composé chimique, elle conserve une texture physique organique. Elle coule. Elle s'étale. Elle peut être plus ou moins épaisse, être superposée par couches. Mieux que le feutre, elle est capable de salir, de peser sur le papier. Elle dégouline si l'on n'y prête garde et ses teintes sont miscibles. Et toutes mélangées, les couleurs donnent inmanquablement un kaki caca d'oie – caca-doigt ! Le passage par la peinture, comme celui par la glaise ou la pâte à modeler sont des écoles de sublimation. L'enfant devenu propre peut se salir d'une manière socialement acceptable par cette vertueuse pratique artistique qui autorise à faire des colombins d'argile et à se mettre de la gouache sur le bout doigts.

La peinture est l'occasion de développer l'aisance de gestes amples à l'âge de travailler sur de grandes surfaces dans un espace où l'on dispose de place pour s'y consacrer.

À 2, 3, 4 ou 5 ans, il faut une sacrée dose d'altruisme, ou au moins d'acceptation de la liberté d'autrui, pour ne pas mélanger les couleurs dans les pots que d'autres utilisent et une sacrée maîtrise de soi pour parvenir à représenter sans mêler les couleurs sur sa feuille.

Peindre permet d'expérimenter comment ces couleurs liquides et miscibles permettent de s'exprimer, d'exprimer des émotions, et des représentations du monde.

Pourquoi faut-il faire peindre les petits de maternelle ?

Autour de sept ans, l'enfant vit un véritable bouleversement. Il traverse une révolution copernicienne dans son corps, son esprit et sa perception du monde. Il acquiert ses dents définitives. Il apprend à écrit-lire. Il atteint l'âge de raison, du raisonnement, il devient raisonnable en appréhendant plus objectivement le réel. Et, logiquement, la société porte un nouveau regard sur lui. C'est une évolution naturelle que l'école occidentale et particulièrement française croit possible d'accélérer. Une véritable mythologie de la précocité pousse notre système à des enseignements prématurés qui « risquent de priver nos enfants de nombreuses étapes indispensables à leur épanouissement et à la structuration de leurs personnalités »¹.

Grandir se fait au prix d'abandons et de renoncements. C'est peut-être cela le plus douloureux à l'adolescence. Le prix à payer pour entrer dans le clan des adultes passe non-seulement par les apparences que l'on se donne en se forçant à aimer l'amertume du café ou l'odeur âcre des cigarettes mais il passe surtout par des mues définitives où l'on abandonne à jamais les peaux rétrécies de l'enfance.

A sept ans, Les enfants font principalement le deuil d'une spontanéité candide. La plupart perdent le goût pour la peinture. Ils n'osent plus. Les adultes se sont souvent ligüés pour concentrer leur énergie à asséner aux enfants que les temps vont aux choses sérieuses : déchiffrer le b-a ba, ingurgiter l'orthographe et la conjugaison et la chanson de la multiplication. Finie l'époque dorée où l'on se donnait l'illusion d'être artiste. Le ciel est bleu et les troncs marron. Il n'y a pas d'alternative. Il faut peindre comme les artistes académiques, ceux des musées et des calendriers. Quant à la majorité des enfants, ils aimeraient tellement de leur côté représenter le monde tel qu'il est, leurs propres représentations les déçoivent. Ils se rendent bien compte que d'autres font mieux, surtout certains adultes reconnus. Cela les décourage. Ils ne se prennent plus au sérieux. Ils perdent leurs illusions dans ce domaine. Ils préfèrent passer à autre chose. Le monde foisonne tellement de centres d'intérêt passionnants : les sports collectifs, l'histoire, la géographie, les sciences. Avec la lecture², des pans entiers de l'humanité sont à portée d'entendement et viennent se substituer pour la plupart à la création artistique. Il est dommage de perdre l'usage de cette langue. Avant que les motivations internes combinées aux exigences environnementales castrent radicalement la

1 Dixit Philippe Bertrand.

2 Les nouvelles technologies modifient-elles la donne ?

trajectoire expressive de l'individu, si nous privilégions sans limite le langage pictural, c'est dans l'espoir qu'il revienne en mémoire de ceux qui, un jour, en auraient besoin. Cela fonctionne, parfois.

Le tâtonnement expérimental, une méthode naturelle d'apprentissage de la peinture

En peinture comme dans l'ensemble de ses apprentissages, le petit humain apprend en faisant. Il apprend tous les petits gestes nécessaires au bon déroulement de l'activité en harmonie avec les autres comme remettre chaque pinceau dans sa couleur. S'il se trompe ça se voit, il le perçoit. S'il ne se corrige pas, c'est parce que se joue sur la 'scène' de la peinture d'autres enjeux d'importance pour cet enfant, relevant de répertoires psychiques intimes. En peignant, l'enfant apprend d'autres gestes indispensables : protéger ses vêtements en passant une blouse, essayer sur le rebord du pot la peinture en excès sur le pinceau, éviter de peindre ou d'éclabousser les voisins, se concentrer sur sa représentation, sur sa recherche, savoir s'arrêter au bon moment, évaluer s'il souhaite poursuivre sur une nouvelle feuille. Il peut aussi apprendre la coopération, échanger avec d'autres au moment de l'activité. Observer et, éventuellement, s'inspirer de ce que font ses voisins de chevalet, choisir les mêmes outils, adopter leurs tours de main, imiter leur style, donner des idées à d'autres, les encourager, accepter ou contester les conseils même des adultes.

La petite enfance est l'âge de la diversification des expériences. Paul Le Bohec parlait d'accumulation d'expériences³. Il est indispensable, à cet âge, de pouvoir se concentrer sur sa propre œuvre. L'enfant a tellement de découvertes à effectuer au sujet des matériaux, des techniques, de la représentation et de l'expression. L'étude institutionnelle et systématique des œuvres du répertoire serait polluante. Pour autant, la pratique artistique ne surgit pas ex nihilo dans la classe. Les enfants entrent dans notre collectivité porteurs de diversités culturelles. La différenciation est extrême. Elle va d'enfants issus de milieux où l'art est indispensable jusqu'à d'autres familles où l'art est ignoré voire suspecté d'immoralité... L'école ne doit pas faire l'économie d'une transmission culturelle, qui ne parviendra qu'exceptionnellement à compenser les inégalités familiales dans l'état actuel des moyens dont elle dispose, mais elle ne doit pas la transformer en gavage jusqu'à la nausée. Les greffes d'artistes scolaires prennent seulement chez les sujets déjà 'vaccinés', les autres développent des allergies !

Préoccupations esthétiques secondaires

L'appréciation esthétique est laissée en suspens. Personne n'y est insensible. Le maître, lui-même est

3 <https://www.icem-pedagogie-freinet.org/node/15978>

amateur, il a ses coups de coeur, mais il s'interdit d'exprimer toute considération liée au beau et 'quand on n'aime pas', l'une des règles intransigeantes de la classe est l'autocensure par respect pour l'autre. C'est dans l'ouvrage que le maître concentre son observation active. La façon dont l'enfant s'inscrit dans l'acte du moment où il décide de peindre en enfilant sa blouse jusqu'à celui où, ayant terminé, il part se laver les mains ou donne un coup de main au rangement. Comment il s'est positionné parmi les autres peintres. Comment il a repris son œuvre ou sa réflexion là où il l'avait laissée la veille. S'il a progressé dans sa démarche, d'un point de vue technique, dans la représentation, dans la manière d'investir sa feuille. S'il a innové. Le maître est présent pour servir matériellement les enfants, autoriser ou indiquer l'usage d'outils (type de pinceaux, rouleaux éponges et stylets), le renouvellement et l'ajout de couleurs, à la demande, permettre à l'un des empreintes de mains, inciter un autre à changer de couleur, donner l'idée de cerner une forme, de repasser là où l'on voit mal, d'encourager, d'arrêter avant un débordement, de favoriser la copie, de préserver les œuvres, etc.

Les enfants partis, le soir, le maître sélectionne les œuvres qui lui paraissent pertinentes pour être exposées et ainsi alimenter la culture interne à la classe. Il photographie, affiche, projette, montre au groupe qui chemine au rythme de ses progrès et de sa maturation naturelle.

Etude de quelques œuvres

Voici neuf œuvres extraites de la centaine exposée aux vues des enfants dans la classe. Elles font partie des dernières photographiées en ce milieu d'année.

Les deux premières sont d'Olivia (3 ans et 4 mois). Je les ai sélectionnées pour montrer deux exemples de l'état actuel de la recherche de cet enfant. Olivia travaille sur le recouvrement de sa feuille d'un pavage de couleurs. Elle le fait de façon très appliquée. Elle choisit des tons variés. Elle procède de la gauche vers la droite. Ses couleurs sont juxtaposées, ses formes sont diverses et l'ensemble forme un tout harmonieux agréable à regarder. Je n'ai donné aucune indication à Olivia durant son travail. Je me suis contenté, après coup, de montrer ses œuvres.



Nombre d'enfants de cet âge passent par cette phase de pavage. J'ignore ce qui s'y joue, mais par principe, si les enfants s'y adonnent aussi massivement et avec un tel sérieux, il s'agit sûrement d'une étape nécessaire à leur élaboration esthétique. J'ai bien quelques hypothèses : ils font des essais, ils constatent l'effet de juxtapositions de couleurs, de proportions et de formes complémentaires ou opposées disposées sur la feuille. Ils confrontent ces tentatives à des données déjà emmagasinées dans leur capital-mémoire constitué depuis la naissance. Des questions demeurent sans réponse, comme par exemple, dans la première peinture, l'interprétation de cette place infime accordée au jaune, les proportions données au bleu, aux deux taches de noir, au blanc 'sali' et au rouge face à l'immense masse de rose, sachant l'écrasante symbolique du rose pour les fillettes⁴. La plupart du temps, face aux œuvres produites librement par les enfants, un sentiment de sidération m'envahit. Je suis interloqué. Je reste pantois et me demande : « Comment osent-ils faire ça ? Pour s'arrêter juste là où il faut ? » J'ai souvent l'impression d'être face à de mini chef d'oeuvres sans valeur marchande mais loin d'être gratuits. Ils seront inscrits dans la mémoire inconsciente des enfants qui se permettront le lendemain de les oublier pour aller plus loin, ailleurs, là où l'on ne les attend peut-être pas, sur le chemin de leur auto-élaboration.



Voici une œuvre de Mélina (3 ans et 8 mois). Dans le même style que celle d'Olivia agrémentée de variantes. Mélina a commencé par un fond de traits au pastel-cire jaune et bleu par-dessus lequel elle a peint une masse rose et marron, terminée par un orangé appliqué en couches moins denses laissant apparaître les traits de pastel jaune d'origine. En bas, la feuille blanche et le pastel bleu n'ont pas été recouverts de peinture. J'ai sélectionné cette oeuvre pour montrer que la culture de classe consiste à oeuvrer les uns à côté des autres, dans un même mouvement, une même mouvance, en discutant, en échangeant sur des aspects techniques, en appréciant la

trouvaille d'un pair au point d'essayer de la reproduire. Travailler en paix. Travailler ensemble. C'est cela que vise le maître, son but ultime. Son combat de pédagogue car cela ne va pas toujours de soi. Comme j'essayais d'en lancer l'idée plus haut, le principal parasitage du travail vrai provient de la mise sur la scène des ateliers scolaires des difficultés existentielles intimes par ceux qui en souffrent. Chez ces jeunes enfants, cela se traduit par mille façons de se mettre en valeur

4 <https://www.publicsenat.fr/article/societe/etre-une-femme-la-vie-en-rose-83031>

négativement en gênant les voisins, en maltraitant le matériel, en sabordant leur propre travail. Ils ont un besoin irrépissible de se faire remarquer, d'attirer l'attention parce qu'ils ont subi un traumatisme ou parce qu'ils ont manqué de soins. Trop de temps passé devant des écrans, rudesse affective, tensions familiales, etc. Ces « traits de personnalité » affleurent régulièrement ou resurgissent de manière impromptue et viennent de façon récurrente gripper le fonctionnement de la collectivité. Evidemment, ces problèmes ont besoin d'être réglés sinon ils habitent les individus tout au long de leur scolarité et même de leur vie adulte. La pratique de l'expression-création peut contribuer à dépasser ce besoin de perturbation grâce au travail de taupe de l'inconscient qui tâtonne, selon l'expression de Paul Le Bohec⁵.

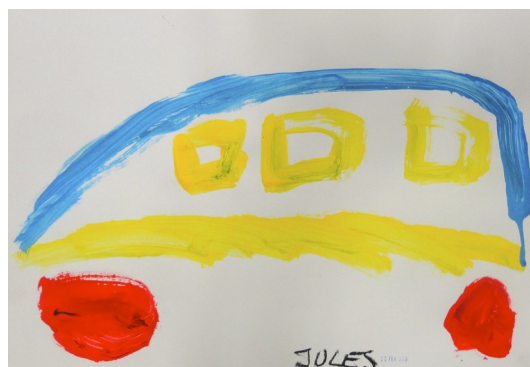
L'oeuvre suivante est aussi de Mélina. Très tôt, l'enfant est sensible à des genres. Mélina semble aimer la texture des traits qui constituent, par exemple, ici, le fond de cet oeuvre représentant un personnage. Ces traits blancs habitent le personnage, l'affublant d'un air de transparence. Je ne crois pas être intervenu mais je suis satisfait que l'enfant ait utilisé sept couleurs pour cette représentation. J'ai été surpris, lors de son élaboration que Mélina décide de colorer de blanc une feuille orange à l'origine. Elle n'a pas voulu s'économiser d'un fond. Pourquoi pas ? Le rendu aurait été tout autre. Cette oeuvre tire son originalité de l'immense bouche verte et des courtes mains-oreilles bicolores.



S'ensuivent deux oeuvres de Nour (3 ans et 6 mois). Le maître est intervenu au cours de la réalisation du premier personnage rouge. A l'origine, Nour avait peint la grande masse rouge qui

⁵ LE BOHEC Paul, *L'école, réparatrice de destins ? Sur les pas de la méthode Freinet*, L'harmattan, 2007.

constitue le corps du personnage. Elle semblait vouloir en rester là. Dans la foulée, je n'ai pas eu de scrupule à lui suggérer de transformer cette forme en personnage en lui adjoignant des yeux et une bouche. Ce que fit, docilement, Nour, ajoutant en blanc un nez et, peut-être un ventre ou un bras ou une barbe sur la poitrine. C'est le père Noël a-t-elle certifié. Ce stade est une étape. Le maître ne peut s'en satisfaire. Sa part est trop imposante, trop visible. Il est finalement conforté de la justesse de son intervention, quand immédiatement après, Nour réclame une nouvelle feuille et réalise totalement seule le personnage suivant. Elle sait, d'elle-même, réinvestir et améliorer son œuvre.



Les voitures de Jules (4 ans et 7 mois) sont un archétype. Il en dessine depuis quatre mois environ. Toujours de même forme, toujours orientées dans la même direction. Les seules variations venant du dessin des vitres, de l'ajout d'un volant et parfois d'un conducteur. Comme si un adulte lui avait donné un modèle à suivre. Il est possible que les choses se soient passées ainsi en famille. Jules est dans la classe depuis deux ans. D'origine chinoise, il commence tout juste à s'exprimer en français. Ce jour-là, Jules commence par la voiture rouge. Le maître intervient pour lui suggérer d'y adjoindre des vitres. Jules s'exécute et signe avant d'effectuer un second dessin apportant satisfaction au maître, comme Nour, puisque ce deuxième dessin de meilleure facture s'effectue sans son intervention.

En fin de séance, Layana (4 ans et 2 mois) vient nous rejoindre. Elle aussi fait partie des 10 enfants restés une deuxième année dans la classe. C'est un personnage. Un de ces enfants dont on se souvient longtemps parce qu'ils ont capté l'essentiel de notre énergie. Layana a exigé de moi une dose de self-control quasi-surhumaine. Durant un an, elle a été incapable de s'asseoir avec ses camarades réunis. Ses crises de nerfs ont été quasi-quotidiennes. Ces derniers temps, à grands cris stridents, elle tyrannise quelques boucs émissaires désignés dans la classe. En contrepartie, cette année, miraculeusement, elle investit le scolaire, elle sublime. Et à la suite de Jules, elle peint ce bus flamboyant en dehors de toute intervention adulte. La satisfaction du maître est, alors, totale car

il sait la profonde portée thérapeutique de cet acte pour cet enfant souffrant de béances affectives. Il n'en demeure pas moins convaincu du caractère indispensable pour cet enfant d'effectuer un véritable travail psychothérapeutique en dehors de la classe.

Les neuf œuvres commentées ont toutes surgi de manière inattendue le même jour. En début d'atelier, le maître ne sait pas ce qui va advenir. Certains jours, rien d'original ne se présente, ces jours sans fruit ne sont pas pour autant inutiles, au contraire, ils sont indispensables à la poursuite de la réflexion en l'action. Ceci pose la question de l'observation de la classe par des personnes extérieures. Que peuvent-elle réellement percevoir lors de leur visite d'un jour, d'une matinée, d'un instant, de la lente et complexe élaboration des individus en interactions avec les autres dans cet espace dédié ?



Jean Astier

Avec mes remerciements à Philippe Bertrand
pour ses corrections et suggestions.